

Documents EPISCOPAT

BULLETIN DU SECRÉTARIAT DE LA CONFÉRENCE DES ÉVÊQUES DE FRANCE

ÊTRE PRÊTRE AUJOURD'HUI DANS L'ÉGLISE D'ALSACE

Un évêque diocésain s'adresse à ses prêtres



Bulletin publié
sous la responsabilité
du Secrétariat général
de la Conférence
des évêques de France

Directeur de publication :
Mgr Stanislas LALANNE,
secrétaire général
de la Conférence
des évêques de France

Le texte qui suit est la reprise de la conférence faite par **Mgr Joseph DORÉ**, archevêque de Strasbourg, dans le cadre de la journée «conviviale et fraternelle» qu'il avait proposée aux prêtres d'Alsace à Huttenheim, le 4 décembre 2003, et à laquelle ils ont été plus de cinq cents à participer.

Nous n'avons pas cru devoir éliminer les quelques allusions directes au contexte diocésain local : nous avons considéré que, autrement sans doute, elles ont bel et bien leur équivalent ou leur correspondant ailleurs...

*
**

INTRODUCTION

« Être prêtre aujourd'hui dans l'Église d'Alsace » : je vais essayer de me tenir au plus près de la tâche que m'assigne ce titre qui a été retenu, en conseil épiscopal, pour l'intervention qu'il me revient de faire maintenant. J'aurai sept points.

- Je commencerai par situer ma prise de parole : je préciserai d'entrée de jeu à quel titre exactement je vous parle, de quel « lieu » et dans quelle intention.
- J'ouvrirai ensuite la réflexion à laquelle je voudrais vous inviter en vous communiquant une brève *analyse de la situation* d'ensemble qui est, me semble-t-il, la nôtre aujourd'hui. Il ne servirait en effet pas à grand chose de formuler des projets et de faire des propositions si on ne prenait pas, au préalable, le temps de regarder sur quel terrain nous sommes, dans quelles conditions nous nous trouvons placés.
- Troisième étape : j'appellerai à l'adoption

d'une *attitude fondamentale* susceptible de nous permettre à la fois d'assumer cette situation et de la faire évoluer au mieux.

- À partir de là, je m'efforcerai de présenter une *stratégie pastorale* qui puisse ouvrir notre horizon sur l'avenir. Je peux déjà dire qu'elle comportera cinq éléments.
- Je me concentrerai alors, en un cinquième temps, sur ce qui concerne spécifiquement, dans cet ensemble, la *mission du prêtre*.
- De là, je passerai à ce que j'appellerai « *quelques dispositions pastorales* » ; je n'en dirai que ce qui sera possible dans le temps dont je dispose et que j'essayerai de ne pas excéder...
- Je terminerai sur une septième étape, brève et conclusive, qui sera consacrée à ce qu'il faut tenir pour la *condition sine qua non* de tout ce qui aura précédé... et de tout ce qui est susceptible de suivre.

**

I. À QUEL TITRE EXACTEMENT JE PRENDS ICI LA PAROLE

1. COMME VOTRE ÉVÊQUE

En première approximation, la réponse à la question ici posée d'entrée de jeu est simple : je prends la parole, frères et amis, comme votre évêque. Mais cela m'amène justement à apporter cette précision : donc je m'adresse à vous à la fois comme à des coopérateurs et comme à des frères – et non pas comme à des exécutants, comme à des subalternes, comme à des « sub-ordonnés », selon l'expression du langage courant ! Je vais vous « partager » ce que je crois avoir à vous dire et, éventuellement, je vous « interpellerais » comme je crois devoir le faire – mais je ne le ferai qu'au titre précis où vous êtes participants au même et unique sacrement de l'Ordre que moi-même, co-ordonnés à moi par conséquent selon une mission qui certes nous distingue, mais qui, de fait, nous unit aussi infiniment plus qu'elle ne nous différencie. Cela a été très bien rappelé dans le passage de *Pastores gregis* qui nous a été lu tout à l'heure^[1]. Vous savez bien que je ne suis évêque pour vous que dans la mesure où je suis et reste prêtre avec vous.

Je ne suis là en train ni de faire dans la démagogie ni d'inventer une nouvelle religion ! Je ne suis que logique avec les paroles que je prononce dans la grande prière d'ordination, à chaque fois que j'intègre à notre presbyterium de nouveaux membres. Je demande alors au Seigneur, le remerciant de bien vouloir le faire en effet, de me donner des *cooperatores ordinis nostri* : des coopérateurs de ce sacrement de l'Ordre que j'exerce certes, pour ma part, à un titre propre et unique en qualité précisément d'évêque, mais que je suis à la lettre totalement incapable d'exercer seul, c'est-à-dire sans vous.

M'exprimant ainsi devant vous ce matin, je ne fais du reste que mettre en œuvre d'une autre manière ce que je vis et pratique de façon habituelle, dans la mesure où je travaille le plus possible avec des « conseils », faisant du même coup sans cesse jouer la « synodalité ». Je fais en effet alors incessamment l'expérience non seulement que ma responsabilité propre, d'ordre épiscopal donc, n'est pas disqualifiée par ce souci constant de la collaboration, mais que le lieu et le mode précis de son exercice ne m'en sont que mieux désignés.

Je résume ce premier point : je m'adresse à vous comme évêque, mais en tant que vous êtes pour moi à la fois des coopérateurs indispensables et des frères aimés, dans cet unique sacrement de l'Ordre qui nous tient unis.

2. APRÈS SIX ANS D'EXERCICE DE MA CHARGE

Deuxième chose : je prends aujourd'hui la parole devant vous après six ans d'exercice effectif de ma charge. C'est à la fois assez peu – j'en ai bien conscience –, et ce n'est pas rien quand même. J'ai bel et bien eu le temps de sillonner l'Alsace du Nord au Sud et – c'est plus facile – d'Est en Ouest. J'ai maintenant achevé, et pour quatre d'entre elles avec la collaboration de mon/mes évêque(s) auxiliaire(s), la visite pastorale des quatorze zones pastorales d'Alsace, de l'Outre-Forêt à la zone de Saint-Louis. J'ai vécu seize jours complets dans le *Sundgau*, et il m'est arrivé de demander combien de « non sundgauviens », même alsaciens, y ont passé le même temps... J'ai rencontré tous les parlementaires d'Alsace, ainsi que, à la faveur des visites pastorales, une

[1] *Pastores gregis*, chapitre V, n° 47. Cette exhortation apostolique a été publiée in *La Documentation catholique*, n° 2302, du 16 novembre 2003.

grande partie des maires (ou de leurs adjoints) : grâce à eux aussi, et à partir de la connaissance qu'ils ont eux-mêmes de notre région, j'ai pu me faire une idée assez précise malgré tout de notre situation et de son évolution.

Bien entendu, j'étais un « *hargelaufene* », un « hors-venu » et, croyez-moi, je l'ai bien réalisé. Mais, sur des points comme le régime concordataire, et plus largement sur notre situation particulière entre Vosges et Rhin, il n'est pas rare qu'on me dise maintenant que, expérience faite et tout compte fait, puisqu'il m'a effectivement été donné de recevoir et de prendre les moyens d'assez bien connaître l'Alsace, il est peut-être après tout plutôt positif pour elle, et pour son Église, d'être servies aussi par des hommes qui, n'en étant pas originaires, se consacrent pourtant à elles en les aimant vraiment de leur mieux.

Par ailleurs, le temps déjà passé dans un poste donné compte aussi pour quelque chose. Il est donc normal qu'au bout de six ans, on puisse n'en pas rester à la découverte et à l'adaptation, mais qu'on soit en mesure de faire à la fois des analyses et des propositions – sauf bien sûr à déclarer clairement qu'on ne le fera, alors, vraiment jamais...

3. DANS L'ESPRIT ET LA DÉTERMINATION DE LA FOI

Troisième élément pour caractériser le titre auquel je m'adresse à vous : je m'exprimerai dans l'esprit et la détermination de la foi, et donc je ferai aussi appel à votre propre foi. Plus je vais, et plus il me semble que l'une des urgences de la situation pastorale présente est, pour les chrétiens en général et pour leurs ministres en particulier, de réussir à « [se] *réconforter les uns les autres par la foi qui [leur] est commune* ». J'estime que, m'efforçant de mettre en œuvre systématiquement cette consigne paulinienne, j'ai, pour ma part, progressé dans la *foi ecclésiale* depuis que je suis évêque. J'ai dès lors décidé de tout faire pour en entretenir la progression aussi autour

de moi, et c'est donc avant tout ce que je ferai avec vous ce matin. J'ose le dire : oui, il me semble que je suis devenu un meilleur croyant depuis que, par la grâce de Dieu et à la demande de l'Église, il m'a été donné de devenir évêque pour ce diocèse. L'occasion est bonne pour moi d'en témoigner. Pourquoi me priverais-je de le faire ?

Surtout au début de mon ministère épiscopal, il est souvent arrivé que l'on me demande : « *Mais, la théologie, ta théologie, est-ce qu'elle n'a pas été remise en cause par la pastorale, par ta pastorale ?* » J'ai toujours répondu : « *Bien entendu elle l'a été ; mais ma théologie m'a aussi beaucoup aidé au plan pastoral ! À vrai dire du reste, ce qui a été remis en cause, ce n'est pas tant ma théologie que, bel et bien, ma foi elle-même.* » Secouée, ma foi l'a été, en effet, par tout ce que j'ai découvert de plus près, des résistances du monde, des vilenies qui s'y commettent, des puissances qui le régissent (d'abord, bien sûr, l'argent !) ; mais elle l'a été aussi par les lourdeurs de l'Église, les misères qu'on y rencontre, les démissions et les compromissions qu'on y côtoie, et que je vis de plus près. Faut-il le préciser, je ne prévoyais pas nécessairement les choses ainsi, lorsque j'ai accepté de devenir évêque !

Il paraît qu'on me trouve plutôt « optimiste ». Je n'en sais rien ; je ne suis pas du tout sûr que ce soit aussi simple et aussi clair que cela. Je remarque assez bien tout ce qui ne va pas, vous savez ; ou bien, et en tout cas, je ne suis pas aveugle sur un certain nombre des choses qui ne marchent pas très bien... Mais je dois bien constater par ailleurs que j'ai, *de fait*, toujours pu me reconnaître suffisamment de tâches suffisamment mobilisatrices pour moi, et, m'a-t-il semblé, suffisamment utiles à d'autres, pour que je me retrouve toujours suffisamment motivé à continuer de marcher...

J'ai connu de grandes épreuves : des « lettres ouvertes » anonymes (ou non) auxquelles je ne comprenais rien mais qui m'ont fait si

mal, à des comparutions en Assises pour de très graves procès – deux en six semaines – où j'étais convoqué au titre de ma charge pour de bien tristes affaires, et dans lesquels je me suis senti plus seul que jamais. Or, je constate que rien de tout cela ne m'a abattu, et qu'au fond, à travers tout cela, j'ai au contraire fait l'expérience d'*être porté* dans mes tristesses et mes faiblesses, voire, une fois ou l'autre au moins, dans mon dégoût et mon écoëurement. D'être porté, oui, par cela même qu'il me fallait bien, pourtant, porter moi-même, et parfois si lourdement. J'ai ainsi vécu et expérimenté dans ma vie, que voulez-vous, ce qu'il me faut bien appeler la force de la foi.

Autrement dit, après avoir pendant trente-deux ans essayé d'affronter le feu de la cri-

tique *intellectuelle* de la foi à titre de théologien confessant, j'ai ensuite, comme évêque, depuis six ans, mesuré de plus près les difficultés *pratiques* de la foi « sur le terrain ». Mais, en contre-partie si j'ose dire, j'ai également vécu, et vis, des échanges précieux avec mes proches collaborateurs, des rencontres formidables avec des jeunes, des célébrations vraiment priantes en toutes sortes d'assemblées, des partages d'expérience d'une étonnante richesse, des réunions d'équipes, de conseils, d'assemblées entières, manifestement animées d'un vrai souffle... Tout cela – je dois bien, et ne puis, que le constater – m'a intimement convaincu que, plus encore que je ne le pensais, la foi est vivante, et qu'elle peut faire vivre. Je mentirais en disant le contraire ; je faillirais à ma mission en le taisant.

*
**

II. BRÈVE ANALYSE DE LA SITUATION PRÉSENTE

Ayant précisé d'entrée de jeu, car cela m'importait, à quel titre je vous parle, j'entame maintenant la réflexion que je souhaite vous proposer, par ce que j'appelle une « brève analyse » de la situation dans laquelle nous nous trouvons présentement.

1. UNE SITUATION DE CRISE

Premier trait que je retiendrai, et ce ne sera pas un scoop car il est souvent évoqué : nous sommes en situation de crise. Certes, bien des époques qui nous ont précédés peuvent également être considérées comme des temps troublés et incertains. Je crois néanmoins qu'une caractéristique fondamentale suffit à spécifier la nôtre par rapport à toutes les autres, à savoir que la crise que nous connaissons, nous, est à la fois générale et radicale. Elle est générale parce qu'elle affecte tous les aspects de notre vie et tous les champs de la société : l'école est en crise, la famille est en crise, le « système de la santé » est en crise, la politique est en crise, etc. Mais cette crise générale est en même temps fondamentale, parce que, plus ou moins assurément selon les domaines mais effectivement partout dans une certaine mesure, rien ne va plus de soi. Rien n'est plus admis d'emblée, n'est plus tenu pour une référence minimale sur laquelle on pourrait, en tout cas, s'accorder, fût-ce à moindres frais, pour entretenir ceci, pour reconstruire cela, ou pour lancer autre chose ...

J'ai participé dernièrement à une soutenance de thèse en théologie. La question n'était pas de savoir s'il y avait ou non une crise. Elle était la suivante : est-il suffisant de faire état d'une « crise » ? Ne faudrait-il pas, bien plutôt, parler d'effondrement, tant semble préoccupant le délabrement de nombre d'institutions de notre société ? La réponse a été :

non, tout de même, tout ne s'est pas écroulé, tout n'a pas implosé ; il y a encore, malgré tout, un certain nombre de choses qui « fonctionnent »... même si, à vrai dire, on ne sait plus très bien pourquoi, ni même quelquefois comment elles le font. On estime en effet que les réponses qu'on croit pouvoir donner aujourd'hui à ces questions pourraient parfaitement être remplacées demain par de tout autres. C'est dire la fiabilité qui est la leur !

Crise donc, il faut bien l'admettre. Mais vraie crise, crise profonde, crise généralisée. Inutile de s'étendre : cela ne va-t-il pas de soi, cela ne crève-t-il pas les yeux ? Je me rappellerai longtemps cette parole d'un enfant de Haute-pierre lors de ma visite pastorale de la Communauté Urbaine de Strasbourg il y a un peu plus de deux ans : « *Il n'y a plus rien qui tient dans notre quartier ; il n'y a plus que notre club ACE !* » C'était poignant.

2. UN IMMENSE BESOIN DE SPIRITUEL

Pour autant, il ne faut pas négliger un second trait, qui me frappe de plus en plus dans notre situation d'aujourd'hui : il s'avère parmi nous un immense besoin de spirituel. Un nombre croissant de gens le reconnaissent, surtout peut-être parmi ceux qui exercent par rapport à leurs semblables des responsabilités d'ordre politique au sens large : les maires et leurs conseils municipaux d'un côté, mais aussi les responsables d'associations de tous ordres – plus encore que les enseignants, me semble-t-il. Tous, ils font état de la nécessité de retrouver un minimum de motivations et de convictions et, donc, de la nécessité de se reconnaître des repères et des valeurs. Là encore ce n'est pas un scoop, je le sais bien. Mais si cette remarque est fondée, elle ne peut évidemment qu'être décisive pour situer notre ministère.

Je constate cela chez les malades et chez les prisonniers par exemple. (Je rappelle qu'il y a cinq grandes prisons en Alsace, et je les ai toutes visitées – certaines plusieurs fois déjà !) Mais cela se vérifie aussi, par exemple toujours, chez les jeunes enfants ; j'entends encore cette maman venue me dire : « *Monseigneur, dites aux prêtres et aux catéchistes qu'il faut apprendre aux petits enfants à prier, parce que, je cite, ils ont "le sens de ces choses-là", et si on ne les aide pas à le reconnaître, est-ce que ça ne va pas se refermer chez eux ?* » Bien entendu, je sens spécialement ce même besoin de spirituel chez beaucoup de ces responsables qui le discernent chez les autres.

Même constatation, mutatis mutandis évidemment, chez les jeunes. Vous vous en doutez bien : à l'heure qu'il est, j'ai fait plus d'heures de cours en université que je n'ai passé de temps à rencontrer des jeunes de 12-18 ans... Je suis d'autant plus frappé de ce que je constate chez eux, et de ce qu'ils apportent lorsqu'ils rencontrent l'évêque que je suis. La dernière fois, c'était au cours de ma visite pastorale de la zone *Thur-Doller*. Je n'en suis pas encore tout à fait revenu des questions qu'ils ont alors soulevées. À côté des « traditionnelles » questions (un peu en baisse quand même) sur le préservatif et sur le mariage des prêtres, il y avait celles-ci : « *Qu'est-ce que la culpabilité ; et est-ce que Dieu s'occupe aussi des méchants ? Qu'est-ce que vous pensez de la fidélité dans le mariage ? Moi, j'ai un copain qui s'est suicidé : qu'est-ce que vous auriez à me dire à ce sujet ?* »

Un besoin de spirituel énorme, je vous dis – et je ne vois vraiment pas comment je pourrais dire autrement. Je rencontrais un grand dirigeant du football alsacien. Il me disait : « *Les jeunes, moi je crois qu'ils sont disponibles ; j'oserai même dire qu'ils sont à prendre.* » « À prendre », je cite. Je ne sais pas exactement dans quelle mesure mon interlocuteur a raison ; mais, à sa manière, l'expression qu'il employait ainsi peut justement renvoyer à ces interroga-

tions de fond que j'évoquais moi-même à l'instant, et qui paraissent bien traduire un profond « questionnement », une grande perplexité, et, pourquoi pas, une vraie disponibilité.

Tout compte fait, me semble-t-il, on peut vraiment discerner une multitude de signes d'un réel besoin de spirituel dans notre société. Même si d'une part ceux qui l'éprouvent ne parviennent pas (ou plus) à le formuler en des termes qui rejoindraient d'emblée l'expression que nous en faisons nous-mêmes, et même si d'autre part il peut parfois en arriver à prendre des formes totalement dérivantes... il est là, ce besoin ; il est même instamment là. Et – je vous le dis comme je le pense – j'ai le sentiment que, globalement, nous ne le voyons pas assez, nous n'en sommes pas assez conscients. Alors que, c'est en tout cas mon avis, nous devrions être les premiers à le discerner, à y faire écho, à en susciter à la fois la prise de conscience et l'énoncé, à en promouvoir non seulement l'éclosion et le respect, mais aussi, et autant que possible, l'exaucement.

3. UNE FOIRE AUX PROPOSITIONS

Troisième caractéristique de notre situation : nous assistons à une pléthore de propositions, à une foire aux propositions. Nous sommes submergés de pubs, d'appels, de sollicitations. Nous sommes sans cesse relancés, partout « ré-clamés » peut-on dire – n'appelait-on pas naguère « réclame » ce qu'on nomme aujourd'hui « publicité » ? : « dans le poste », à la télé, dans la rue, dans les journaux... partout, oui ! Ce qui n'apparaît pas dans les médias, ce qui n'y est pas présent, ce qui ne se met pas en avant à travers eux, est quasiment tenu pour n'avoir aucune importance réelle, voire pour être totalement inexistant. Ce qui, au contraire, y figure et s'y montre, est comme automatiquement « tenu pour vrai », est par là même estimé comme ayant droit de « cité ». Les *reality show* et les *gay prides* en sont des preuves évidentes, parmi bien d'autres.

Et notez bien que les propositions les plus exotiques sont ici susceptibles de trouver écho, de se voir reconnaître une plausibilité réelle, une vraie crédibilité. Du coup, j'estime devoir souligner qu'il n'est pas exact que les croyances seraient en recul dans notre société. La *confiance* est en péril – mais la *crédulité*, elle, se développe, au contraire, exponentiellement.

Voilà les trois traits qui me paraissent importants, parce que spécialement caractéristiques, dans la société aujourd'hui : crise généralisée, besoin spirituel énorme, propositions foisonnantes. Je voudrais maintenant prendre le risque de préciser l'attitude qu'il nous revient d'adopter face à la situation que ces traits définissent.

III. QUELLE ATTITUDE FONDAMENTALE ADOPTER ?

1. NOUS RETOURNER VERS NOTRE PROPRE TRADITION DE SENS

Première chose : nous retourner, pour la réinterroger, vers notre propre tradition de sens. L'un des effets de la crise, et qui, à s'accroître ou à s'élargir, devient de plus en plus un facteur aggravant de la crise elle-même, est le renvoi de chacun à sa solitude pour décider du « sens » – et attention, j'y insiste, non pas du sens « en général », mais tout bonnement du sens de sa vie, de sa propre vie ! « *Tout fout le camp* », tout le monde le dit. C'est bien beau... mais comment vais-je, quand même, donner du sens à ma vie, moi qui ai de toute manière à la vivre ? Il faut tout de même bien que je me donne des objectifs, des repères, que je sache si je peux m'appuyer sur certaines choses, alors que, pourtant, je n'ai pas encore pu en vérifier par moi-même la solidité, la validité. On ne peut tout de même pas me demander de reconstruire à moi tout seul le sens de la vie, et toute une vision du monde – lâchons le mot savant : toute une *Weltanschauung* ! Il faut bien que je m'appuie sur quelque chose, enfin ! Il faut bien que j'aie regardé du côté où ça existe, du sens... si ça existe « quelque part », comme on dit maintenant !

Un tel raisonnement, bien à ras de terre comme vous le voyez, vaut de fait, et ni plus ni moins, recours à la *tradition* ! Dans ce que j'ai autour de moi, dans ce que j'ai trouvé dans mon berceau en naissant, dans ce qu'avec la

vie ma famille et la société m'ont quand même aussi légué, ou dans ce qu'ils ont malgré tout (voire un peu malgré eux) mis à portée de ma main, n'y aurait-il pas quelque ressource, quelque lumière, quelque soutien ?

Ne poussent que des arbres qui ont des racines ; ne coulent que les fleuves qui ont des sources ; ne s'épanouissent que les personnalités qui ont un environnement culturel, un patrimoine d'humanité. Nous n'avons rien à dire et nous ne pouvons nous appuyer sur rien, en dehors de ce que nous avons nous-mêmes reçu. La question n'est donc pas qu'on fasse ou non allégeance au passé (qui nous a ainsi plus ou moins bien pourvus) au point qu'on en serait prisonnier. Elle est d'interroger le passé pour savoir si ce qu'il a pu nous léguer en même temps que l'existence, nous permet ou non de prendre à notre compte cette vie que nous avons désormais de toute manière « à (notre) charge ». Elle est de savoir si ce qu'il a pu nous transmettre, nous donne ou non la possibilité de la faire vivre pour notre part, et de la transmettre à notre tour.

Et comme il se trouve à la fois que notre passé à nous a justement traversé de nombreuses crises et apparaît bel et bien porteur d'une vraie dynamique spirituelle qui fait sa spécificité, peut-être pourra-t-il, après tout : d'abord nous « armer » assez nous-mêmes pour que nous puissions affronter et traverser la crise que nous connaissons à notre tour, et

ensuite *nous nourrir* suffisamment pour alimenter le besoin spirituel qui, de fait, travaille toujours notre génération ?

Dans les débâcles et les incertitudes de ce temps de crise, dans les incertaines faims et soifs de spirituel qui foisonnent en tous sens parmi nous, de quel recours, de quel secours peut être la tradition chrétienne de sens à laquelle nous nous trouvons de fait appartenir ? Compte tenu de ce qu'elle a déjà pu porter, peut-être aurions-nous quelque chose, voire beaucoup, à gagner, si nous la réinterroignons à nouveaux frais ? Questionner ainsi n'est évidemment pas « faire dans le rétro » ; c'est, bien plutôt, se donner la chance, peut-être, de nouveaux possibles d'avenir...

2. RÉINTERROGER NOTRE PASSÉ SUR CE QU'IL A D'ESSENTIEL

Bien entendu, aller ainsi vers le passé suppose que nous le réinterroignons sur ce qu'il a de spécifique, sur ce qu'il a d'essentiel. Et cela exige qu'on ne retienne de lui que ce que l'on croira *vraiment* pouvoir en accepter et en recevoir.

Il ne peut plus être question de répercuter le passé simplement parce qu'il est *notre* passé. Il ne peut s'agir de faire état en lui que de ce que je reconnais devoir et pouvoir en recevoir *pour vivre*, moi, aujourd'hui ! D'ailleurs, il y a un tel écart entre ce passé et mon présent, que je ne peux pas faire comme s'il était possible de tout en réassumer sans problème, sans examen, sans ajustement. Et puis, tout n'est pas sur le même plan, dans l'héritage chrétien : l'existence d'un Dieu vivant et sauveur est plus importante que le dogme, pourtant proclamé, et auquel j'acquiesce, de l'Immaculée Conception, ou que la doctrine du purgatoire. On ne peut tout de même pas laisser les gens se détourner de la foi ou refuser d'y adhérer pour des raisons qui ne lui seraient pas essentielles ! Il faut donc, nous retournant vers le passé, essayer d'y discerner ce qui est vivant, ce qui est vital, et ce que nous pouvons tenir pour tel.

D'où les questions : que croyons-nous véritablement ? À quoi tenons-nous vraiment ? Qu'est-ce qui est essentiel pour nous ? À quoi faisons-nous effectivement confiance ? À quoi marchons-nous, en vérité ? Qu'est-ce qui nourrit véritablement notre vie ? Il faut bien nous dire que nous n'avons aucune chance d'être écoutés et suivis, si nous ne sommes pas capables de rendre raison, comme dit saint Pierre, de l'espérance qui est en nous – que nous disons être en nous. Et capables de le faire en référence précise aux réponses qu'à ces interrogations fondamentales, nous nous estimons effectivement en mesure d'apporter.

Nous retourner, donc, vers le passé, vers notre tradition, mais pour y puiser aux sources vives qui ont déjà pu étancher notre soif, et qu'en conséquence nous pouvons effectivement reconnaître comme susceptibles de continuer à nous abreuver encore : tel est, pour l'instant, notre acquis concernant l'attitude fondamentale que nous sommes invités à adopter dans les incertitudes de la situation présente. Un troisième élément est cependant à ajouter.

3. NOUS RISQUER À FAIRE DE LA PROPOSITION

J'ai dit que nous vivons dans un monde où il y a pléthore et assaut de propositions, en même temps que crise et besoin de spirituel. Ce n'est donc pas le moment de ne plus cultiver, nous, que l'enfouissement ! Certes, il ne nous faut jamais parler et agir que du sein et au sein mêmes de la condition humaine, et non pas en prétendant la surplomber – je ne vois du reste pas *où* nous pourrions être ailleurs qu'en elle ! Mais, en elle précisément, il nous faut, plus que jamais sans doute, parler et agir à découvert : *pro-poser*. Sans prosélytisme, sans cléricalisme bien sûr, sans triomphalisme à plus forte raison. Mais, et tout aussi bien, sans peur, sans fausse honte, sans « respect humain » comme on dit. Clairement, loyalement, cordialement, fraternellement, *disons* ce qui nous tient « à cœur » ! En cher-

chant toujours le point de connivence déjà possible chez le partenaire : comme on partage en famille le gâteau d'anniversaire. En témoignant le plus grand respect à l'interlocuteur. En lui laissant toute liberté de décider – de disposer – comme il voudra. En l'assurant que nous lui maintiendrons notre estime même s'il pense avoir de bonnes raisons de faire un autre choix que le nôtre. Mais de grâce, pro-ponsons !

Nous avons trop raisonné, me semble-t-il, comme s'il n'y avait qu'une alternative à deux termes : ou bien faire comme si l'on pouvait, en somme, imposer ce que nous tenons pour la vérité, tout simplement parce que c'est la vérité et qu'avec elle nous ne pouvons pas transiger ; ou bien nous taire, nous faire totalement discrets, laisser l'autre... « (se) *reposer* » (en paix ?)... sous prétexte de ne pas le déranger voire l'offenser, par désir de le respecter, par scrupule de ne pas attenter à sa liberté, que sais-je ?

Or, ça ne va pas ; ça ne va plus ! Il est maintenant revenu le temps de la parole, de la parole explicite, de la parole de proposition, au-delà du seul témoignage silencieux (qui a pourtant aussi son prix). Ceux qui se plaignent de la « montée » du Ramadan, je les invite à faire sérieusement le Carême... et à « se parfumer la tête » en le faisant, pour que soit notable pour d'autres le fait qu'effectivement l'on jeûne, comme le dit quelque prophète de l'Ancien Testament (ou du Nouveau) !

J'estime que les papas ont tort, et même qu'ils démissionnent, lorsqu'à partir du moment où leurs enfants ont 10 ou 15 ans, ils ne leur parlent plus jamais – sous prétexte qu'ils ne les écouteront pas – de choses qui leur tiennent pourtant à cœur à eux-mêmes, et dont ces mêmes enfants savent bien que, de toute manière, elles leur importent ! J'ai de plus en plus de mal à supporter les discours (de préparation à la Confirmation par exemple) où l'on tient aux jeunes des propos de ce genre : « *Vous allez voir comme ça va être difficile d'être chrétien dans le monde d'aujourd'hui ! Vous allez voir comme vous allez avoir*

à subir des choses terribles de la part, déjà, de vos copains de classe ! » Quoi ? Si c'est aussi vrai qu'on a l'air de le dire, alors fermons la boutique tout de suite, voyons ! Déjà il est clair que, même s'il arrive en effet qu'on soit quelquefois chahuté ou interpellé, il y a tout de même des choses à répondre ! De surcroît, il faut aussi savoir ne pas accepter de se laisser entraîner dans un mauvais procès, dans un faux procès : la foi n'est pas à concevoir comme une obligation devant laquelle on devrait courber l'échine, que je sache. Elle n'est pas un ennui de plus dans la vie, enfin ! La foi c'est un bonheur, la foi c'est une force, la foi c'est une lumière, la foi c'est une grâce. Elle transporte les montagnes ! Il y a même des montagnes que seule la foi transporte. Nous le savons bien, nous le savons tous, puisque nous l'avons tous vécu une fois ou l'autre, n'est-ce pas ? Alors, pourquoi attendre pour en tirer des conclusions « opératoires », comme aurait dit Georges Kowalski ? La foi qui est la nôtre, il faut maintenant (de nouveau) la *proposer* : c'est devenu assez clair, non ? Dans toutes les occasions *possibles*, bien sûr ; mais en *cherchant* vraiment les occasions ! Dans le respect, certes, comme j'ai dit ; mais franco !

Trois choses pour terminer ce point, qui porte, à mon avis, sur un élément désormais essentiel : faire de/dans la proposition. D'abord, je crois que, dans le monde où nous sommes, *il ne faut avoir aucune vergogne* à « proposer », à faire des « propositions » : tant de choses nous sont de toute manière présentées par ailleurs, que nous n'avons pas à rougir, nous, de ce que nous portons dans notre hotte. Quand on a vu tant de programmes politiques capoter, et s'abîmer, par exemple, la si arrogante idéologie « marxisto-lénino-stalino-communiste », on se dit qu'on n'a vraiment aucune raison de se laisser aller à faire du complexe devant ces colosses aux pieds d'argile qui n'auront finalement tenu le coup qu'une bien courte saison.

Ensuite, il est bien entendu que nous n'interdisons à personne de faire comme nous. Nous n'avons pas envie de bouger le petit doigt pour interdire à qui que ce soit de faire,

de son côté, les propositions qu'il estime devoir faire. Nous ne craignons pas le débat : nous sommes parfaitement disposés à le mener. Excusez-moi de le préciser, je ne parle pas en l'air ; il y a, entre bien d'autres, deux grandes circonstances où il m'a été difficile mais possible de « débattre » : aussi bien à *Bouillon de culture* chez Pivot il y a trois ans, qu'aux Assises, dans les conditions que j'évoquais à l'instant.

Enfin, nous avons très bien compris que nous n'attendons pas de nos propositions qu'elles aboutissent nécessairement à la conversion de ceux auxquels nous les présentons. Je colporte partout depuis trente ans une petite histoire à propos de Bernadette. Je la rapporte une nouvelle fois, qui sera... la 130^e ou la 137^e. La petite fille de Lourdes vient trouver son curé, l'abbé Peyramale, pour lui dire : « *M. le curé, j'ai vu la Sainte Vierge ; elle demande que vous lui construisiez une chapelle, à l'endroit où je*

l'ai vue... » Colère du curé, bien entendu : « *C'est déjà gros de croire que t'as vu la Sainte Vierge ! Si maintenant il faut construire une chapelle, où est-ce qu'on va ?* » Réponse de Bernadette : « *Mais, M. le curé, il ne m'a pas été demandé de vous le faire croire, mais de vous le dire !* » Je commente d'un mot : nous n'avons rien à « faire croire » à personne ; mais nous sommes arrivés à un moment où il est plus clair que jamais qu'il nous faut « dire » et, autant que nous le pouvons, montrer. En cinq mots comme en mille : l'heure est à « *proposer la foi dans la société actuelle* » !

Il est temps d'en venir maintenant à une quatrième étape, qui nous fera justement passer de l'analyse de la situation qui est la nôtre (§ II), puis de l'attitude fondamentale à adopter pour l'assumer (§ III), à la stratégie qu'il nous est, à partir de là, possible de mettre en œuvre pour accomplir notre tâche d'Église, au titre de notre mission propre en ce monde.



IV. UNE STRATÉGIE ECCLÉSIALE

1. DÉCIDER DE ROMPRE AVEC LES DÉPLORATIONS

La première consigne stratégique est simple : décider de rompre avec la déploration. C'est fou ce que nous pouvons être négatifs, grincheux, rouspéteurs. Je me mets dans le lot, bien sûr. Alternativement, contre ce qui se passe dans le monde et contre ce que nous constatons dans l'Église. Tout compte fait, nous perdons beaucoup de temps, nous dépensons beaucoup d'énergie, nous dilapidons beaucoup de joie de vivre, dans la plainte ou les dénigrements. Aussi bien dans un style conservateur « de droite » que dans un esprit contestataire « de gauche ». Je crois que ça ne sert pas à grand-chose d'autre qu'à risquer de nous démobiliser. Faire des analyses est une chose qui s'impose ; opérer un discernement critique est une chose qu'il faut cultiver ; tomber dans la jérémiade en se contentant de compter les points sur la touche en est une autre, qu'il faut exclure.

Il me semble que la définition d'une stratégie commence ici par la découverte que, pour que ce que nous souhaitons devienne possible, il faut tout d'abord simplement que nous nous employions pour notre part à le rendre tel ! Et donc il faut nous dire que rien ne changera si nous ne mettons pas *nous-mêmes* suffisamment la main à la pâte. Il faut que ce soit clair : est ou ne sera vraiment possible *que ce que, pour notre part, nous rendons ou rendrons possible*. Franchement, à quoi servent les pieuses recommandations et les trop faciles indignations ?

Semblablement, il faut bien nous convaincre d'emblée que nous ne ferons jamais avancer que *les causes que nous servons*. Et donc il faut faire très attention à nous attacher toujours à la *Sache selbst*, à la chose même qui est en jeu, et non pas seulement ou d'abord à l'intérêt que nous lui portons, nous, ni à l'idée

que nous nous en faisons, ni à la possibilité que nous voyons de la réaliser par nous-mêmes, ni à la valorisation personnelle que nous en attendrions pour nous-mêmes.

Enfin, je crois qu'il faut bien nous mettre dans la tête que ne durent, et ne sont efficaces dans la durée, que *les réalités instituées*. Et donc il faut nous méfier des comportements gauchistes ou gauchisants, même sur le mode trotskiste ou trotskisant : « infiltrer » pour être en mesure de « révolutionner » de l'intérieur. La contestation a toujours tendance à oublier qu'elle présuppose toujours qu'il y a bel et bien « quelque chose » à contester ! Il faudra(it) donc au moins contribuer d'une manière ou d'une autre à faire exister « quelque chose », si l'on veut se garder la chance de pouvoir contester longtemps... La marge existe si peu en dehors de la page, qu'au contraire même elle lui appartient par définition.

2. FAIRE LE POINT SUR LES FORCES EFFECTIVES ET LES MOYENS RÉELS DONT NOUS DISPOSONS

Je démarquerai ici Staline s'interrogeant sur le nombre de « divisions » sur lesquelles pouvait compter Pie XII. Ma deuxième consigne stratégique sera en effet pour nous inciter à faire lucidement et honnêtement la clarté sur nos « forces » et nos « moyens ».

Il faut ici prendre la juste mesure des choses. On ne peut évidemment pas ne pas être sensible à la baisse importante de la pratique régulière. Mais, d'une part, outre qu'il ne faut pas surfaire la conversion réelle des populations « pratiquantes » lorsque les églises étaient pleines le dimanche (là où elles l'étaient), à l'inverse, il ne faut pas estimer et traiter comme totalement déchristianisés des quantités de « fidèles » dont la fréquentation de nos mêmes églises s'est notablement voire beaucoup espacée.

D'autre part, je crois qu'il ne faut pas se tromper d'analyse lorsque, non sans raisons, nous-mêmes ou d'autres, nous enregistrons qu'en Alsace, nos assemblées sont assez souvent un peu plus fournies qu'ailleurs. Je fais souvent remarquer que, dans la mesure où il en va effectivement ainsi, ce n'est pas dû au fait que notre région aurait été « préservée » ou « protégée », par les Vosges ou par le Rhin, de la sécularisation qui a grugé tout le reste, de sorte qu'elle aurait été de fait comme miraculeusement exemptée de la montée de l'incroyance ou de l'indifférence ! Je résiste de toutes mes forces à cette pseudo-analyse – et j'estime pouvoir le faire puisqu'il y a maintenant six ans que je vois de près comment ça marche chez nous... J'illustre parfois cela en faisant remarquer qu'en Alsace aussi, mes chers frères, nous avons l'électricité... Et parler ainsi n'est pas absolument sans signification, par exemple, pour les ex-partenaires parisiens avec lesquels, entre autres et en d'autres temps, j'ai fait des numéros entiers de revue de recherche sur l'*Aufklärung* ! N'y a-t-il pas eu en Alsace, et depuis des siècles, à la fois de grands débats, de grands conflits, et de grandes épreuves ? N'avons-nous pas connu l'humanisme et la Réforme, les radicaux et les marginaux, le libéralisme (allemand) et le laïcisme (français) ? Et cela ne suffit-il pas pour estimer que nous n'avons été ni si épargnés ni si exemptés qu'on veut bien quelquefois le dire ou le présumer ?

Quoi qu'il en soit, je suis en Alsace, et pas ailleurs. C'est donc en Alsace que j'accueille et applique la consigne évangélique sur la nécessité, avant de partir en campagne, de « s'asseoir » pour vérifier de quelles troupes exactement on dispose pour mener les « opérations » stratégiques auxquelles on se résout. D'autres ayant à faire et faisant ailleurs une analyse comparable, je m'efforce de la faire, pour ma part, entre Vosges et Rhin. C'est bien l'heure ou jamais de vous en dire au moins quelque chose.

Je ne suis pas sûr d'avoir tout à fait raison, mais je crois pouvoir reconnaître que, dans

notre situation particulière, il y a en réalité le fruit de ce qu'ont été dans le passé (et restent pour une part) un certain nombre de « forces » ou de « moyens » de notre Église. J'estime en conséquence que nous avons tout intérêt d'abord à les repérer : nous pourrons ensuite mieux tabler sur eux, autant qu'il est possible.

Quitte à procéder un peu trop rapidement, je retiens au moins les éléments suivants : le fait que tous les prêtres ont reçu, chez nous, une formation universitaire (je dirai tout à l'heure que je pense qu'ils feraient bien de l'entretenir davantage !) ; le fait que l'enseignement religieux est toujours universellement proposé dans les écoles ; le fait que le mouvement liturgique a été lancé de très bonne heure dans notre diocèse, et nous a valu, avec les chorales, avec les musiciens et les organistes comme avec les divers moyens de la participation à commencer par les servants et servantes d'autel, la chance de liturgies mieux soutenues ; le fait, enfin, que la charité s'est organisée environ cinquante ans plus tôt que dans le reste de la France – ne fêtons-nous pas cette année même le centenaire de notre Caritas ? –, et que cela a pour sa part entraîné un tout autre positionnement de l'Église par rapport à la société civile et, en conséquence, une tout autre reconnaissance par elle en son propre sein.

Tous ces facteurs-là – culture, formation, liturgie, diaconie – ont représenté et continuent de représenter pour nous des « forces » et des « moyens ». Il faut ne pas les manquer. C'est mon deuxième élément de stratégie.

Entendons-nous bien ! Je ne suis pas du tout en train de sous-estimer la crise sur laquelle, au contraire, j'ai eu l'honnêteté de mettre d'emblée l'accent dans cette analyse de notre situation présente par laquelle j'ai voulu commencer. Je dis seulement – mais je veux dire nettement :

- qu'il n'y a pas, chez nous, que de la crise et
- que, s'il en va ainsi, ce n'est aucunement parce, florissante ailleurs, la crise générale

et fondamentale que nous avons diagnostiquée nous aurait été exceptionnellement épargnée ici, mais parce que certains « moyens » ont déjà été pris dans notre histoire récente pour y faire face ;

- et donc que la question devant laquelle nous nous trouvons maintenant est de tenir soigneusement compte des « forces » qui en résultent, dans la mise au point de notre stratégie pour aujourd'hui. Ce ne sera d'ailleurs qu'une manière d'appliquer concrètement des orientations qui nous paraissent tout à l'heure pouvoir commander notre *attitude fondamentale* (§ III) dans la *situation d'aujourd'hui* (II.) : « *Nous retourner vers notre propre tradition* » (§ III 1) et *Réinterroger notre passé sur ce qu'il a d'essentiel* (§ III 2).

Je ne doute pas que cela, ou quelque chose de cela, soit à la fois demandé et possible, *mutatis mutandis* bien entendu, à chaque Église diocésaine, et donc à l'Église catholique tout entière.

3. FAIRE JOUER PERTINEMMENT TOUTES LES SYNERGIES ENVISAGEABLES AD EXTRA

Au plan œcuménique et au plan interreligieux

Si la deuxième consigne stratégique que je viens d'exposer invite à faire le compte des disponibilités effectives *dans l'Église elle-même*, la troisième, à laquelle je viens maintenant, élargit le regard *autour de l'Église* et en dehors d'elle. Je l'énonce ainsi : faire jouer les synergies envisageables *ad extra*.

Ici, je pense à tous les dialogues et à toutes les collaborations que nous avons et pouvons développer au plan œcuménique d'abord, au

plan interreligieux ensuite. Je n'ai pas le temps d'insister, mais je veux au moins marquer l'importance de ce point – au plan stratégique toujours. Importance, déjà, dans les faits : je tiens à souligner que ces dernières années nous avons, dans notre diocèse, fondé à la fois un « conseil des Églises chrétiennes » et quatre « commissions Religions » (islam, judaïsme, religions asiatiques, nouvelles religiosités) appelées à constituer un « conseil pour le dialogue avec les autres religions ». Importance, ensuite, dans l'espérance, car on peut escompter que de telles instances permettront d'opérer plusieurs avancées. D'une part, dans le sens d'une meilleure crédibilité du christianisme à partir du moment où il apparaîtra moins divisé en lui-même. Et, d'autre part, dans le sens d'une meilleure estimation et reconnaissance de la capacité réelle des religions en général à contribuer à l'exaucement de ce besoin spirituel que nous avons identifié comme à la fois si présent et si incertain chez nos contemporains.

Il me semble que nous sommes encore assez loin d'être justement conscients tant des exigences que des possibilités offertes par un lucide dialogue des confessions et religions entre elles, et par une collaboration ajustée d'elles toutes *ad extra*, au service de la société d'aujourd'hui [2].

Dans la société civile et politique

Au-delà, cependant, du champ des confessions et des autres religions, les stratégies de convergence et de connivence sont aussi à développer, *mutatis mutandis*, avec les diverses instances de la société civile et de la société politique [3]. En Alsace, le Concordat nous donne pour cela des possibilités non négligeables. Je l'atteste aujourd'hui ; je ne le savais pas auparavant ; je l'ai découvert petit à

[2] Ici, je peux renvoyer à « Pour une annonce dans le dialogue », ma contribution conclusive à J.-N. Bezançon (dir.), *Au carrefour des religions. Rencontre, dialogue, annonce*, Beauchesne, Paris, 1995, p. 145-159.

[3] On pourra se reporter à telle ou telle de ses homélies lors de la « Messe pour la France » à l'occasion du 14 juillet. Par exemple, « Église et société » in *L'Église en Alsace*, n° 9, septembre 1999, p. 1-9 ; et « La mission de l'Église dans la société actuelle », *ibid.* n° 9, septembre 2001, p. 13-24.

petit ; je le pratique désormais. Je m'en suis suffisamment expliqué ailleurs pour n'avoir pas à m'y étendre davantage ici et aujourd'hui^[4]...

4. PRIVILÉGIER DEUX ORIENTATIONS

Dans le cadre de cette stratégie que je cherche à préciser ici, je vous adresse maintenant deux « appels », qui se brancheront certes sur des choses que nous faisons déjà dans notre diocèse, mais que je vous invite à valoriser davantage, et à développer encore.

Les formations

J'attire d'abord votre attention sur tout ce qui concerne les formations. J'ai une conviction absolue, enracinée dans une pratique de quarante ans, sur le fait que, contrairement à ce qu'on pense et dit souvent, plus on réfléchit sa foi, plus on l'estime – et non pas le contraire. Et sur le fait que, par conséquent, toute une part de l'avenir de la foi (et donc de l'Église) se joue et se jouera sur la manière dont on peut et pourra en répondre intellectuellement, quel que soit le niveau de formation et de culture que l'on a atteint.

La foi est un acte intelligent. Réfléchir sur le sens de la vie et sur ce que la foi peut en éclairer est essentiel. Je cite souvent cette phrase de Péguy qui caractérise la foi comme « *le bel agenouillement droit d'un homme libre* », et qui fait dire à Dieu, la contemplant : « *Quand on a connu ce que c'est que d'être aimé par des hommes libres, les prosternements d'esclaves ne vous disent plus rien.* »

Or je doute que la foi soit généralement perçue ainsi dans l'opinion publique... Mais je cite volontiers aussi cet aphorisme de Kierkegaard : « *On n'existe jamais que dans ce*

qu'on a compris. » Évidemment, si on n'a pas compris que la foi est importante, on n'existe pas « selon elle »... mais il faut alors souligner que l'on se prive du même coup de pouvoir exister « dans » ce qu'elle permet de comprendre, dans ce à quoi elle ouvre l'accès.

Cela étant, je vous invite à bien enregistrer plusieurs choses. Nous avons une Faculté de théologie, dont les professeurs sont disponibles pour des contributions de tous ordres ; ils proposent, entre autres, des cours par correspondance auxquels il est facile de s'inscrire. Nous avons un Service diocésain des Formations extrêmement performant (je tiens à participer régulièrement aux réunions de son Bureau) ; il programme toutes sortes de formations adaptées aux différentes tâches et fonctions qui s'exercent dans l'ensemble de notre Église diocésaine. Nous avons une « formation diocésaine » sur deux ans ; tous ceux qui l'ont fréquentée en disent du bien. Chaque service diocésain – celui de la liturgie, celui de la catéchèse, celui de la Caritas-Fédération de charité – fait également des propositions à la fois ciblées sur des publics précis, et démultipliées à travers tout le diocèse.

Je vous demande de tout faire pour informer les fidèles de ces diverses possibilités qui leur sont offertes. Je vous recommande de les inviter à s'inscrire à des cours ou parcours, à participer à des sessions, à constituer des groupes de travail. Les possibilités sont tellement diverses qu'il y en a pour tous les goûts, pour tous les besoins, pour toutes les disponibilités. Certaines vous concernent du reste vous-mêmes, comme les sessions de février au mont Sainte-Odile... Je vous le dis comme je le pense : elles pourraient retenir davantage votre attention. Chiche ?

Voilà, c'est un premier appel que je vous adresse : les formations, les formations, les formations !

[4] Voir « Concordat et laïcité dans la France contemporaine », in J. Doré et P. Raffin (dir.), *Le Bicentenaire du Concordat*, éd. du Signe, Strasbourg, 2002, p. 187-232.

Le service caritatif

Il y a un second appel. Il concerne, lui, *le service caritatif auprès des pauvres*. Je sais bien qu'en Alsace nous faisons beaucoup en ce sens, et depuis longtemps. J'ai néanmoins ici une question précise : que faire pour mieux faire comprendre que la charité désintéressée est *comme telle*, c'est-à-dire justement comme désintéressée, comme gratuite, une mission *expresse* de l'Église ? Je répète et précise : aimer, aimer le plus pauvre, le plus petit, le plus loin, le plus éprouvé, est *de soi une mission de l'Église*. Et non pas une mission qui viserait seulement à en permettre d'autres, qui seraient ou l'annonce de la parole ou la célébration des sacrements, mais bel et bien une mission *en soi et pour soi*.

Que peut-on faire, oui, que faut-il faire, pour faire comprendre cela ? Il y a quelques jours, j'ai rencontré quelqu'un qui m'a dit : « *Et si vous suggériez à chacun de vos prêtres de nouer un lien particulier, par exemple, avec une personne handicapée mentale ? Ils s'en préoccuperaient tout particulièrement, les visiteraient ou les recevraient régulièrement... Quel témoignage puissant ce serait, vous ne croyez pas ?* »

Je ne sais pas quoi penser de cette suggestion un peu inattendue, mais je vous la répercute telle quelle, sans la critiquer ni l'élaborer davantage. Telle que je l'ai reçue : comme une suggestion qui avait aussi l'air d'un appel. Et en écho concret à la préoccupation qui est la mienne, de faire apparaître que l'amour et le service désintéressé du plus pauvre appartiennent essentiellement à la mission de l'Église. Nous l'avons dit : nous voulons certes proposer la foi et les sacrements de la foi ; mais nous voulons aussi aimer nos frères – et nous savons que l'amour vrai n'a d'autre vraie raison que lui-même. À la suite de notre Maître, nous mettons en premier l'amour gratuit du frère dans le besoin. « *Nous savons*, nous dit saint Jean, *que nous sommes passés de la mort à la vie [précisément] parce que nous aimons nos frères !* » Il nous importe d'en témoigner, fraternellement

encore, car, comme nous le dit cette fois saint Paul, « *la charité du Christ nous presse* ». Le montrons-nous assez ?

Deux pieds pour marcher, deux poumons pour respirer

L'intelligence, la raison, la réflexion, la critique confessante *dans la culture* d'un côté, et puis le cœur, la proximité, le service désintéressé, le secours du souffrant *dans la société*, de l'autre. J'ai envie de dire : voilà les deux pieds avec lesquels nous pouvons avancer, les deux poumons par lesquels nous pouvons respirer. Personne ne nous fera sérieusement procès ni de marcher ainsi, ni de respirer comme cela ! Et je rappelle que, quantitativement, l'évangile de Marc se partage à peu près à égalité entre les paroles d'enseignement de Jésus, et ses actions de guérison.

5. RÉSERVER TOUJOURS ET MAINTENIR INCESSAMMENT OUVERTS LES « POSSIBLES » DE DIEU

Tout le reste étant dit, il s'impose encore, me semble-t-il, d'ajouter ceci, toujours au titre de ce que j'appelle ici notre « stratégie ecclésiale » : il nous faut sans cesse laisser place à l'action de Dieu, lui laisser incessamment le droit d'intervenir au-delà de toutes nos stratégies, et donc lui demander, dans la prière, de bien vouloir intervenir, en effet. Mais, laisser ouverts en ce sens les « possibles » de Dieu ne veut pas dire seulement le laisser agir en dehors de nos stratégies ; cela signifie bel et bien lui « permettre » de le faire dans nos propres actions, dans nos stratégies mêmes. Autrement dit, nous ne devons jamais oublier qu'en ce qu'elle a de plus spécifique, notre propre action ne peut, à vrai dire, ni précéder ni suivre l'action de Dieu : elle n'a de sens qu'à venir s'inscrire dans cette action même. En ce que nous faisons pour la construction de l'Église, pour la gloire de Dieu et pour le salut du monde, c'est Dieu même qui agit. D'abord lui ! Si nous n'en sommes pas assez conscients, c'est peut-être que (avant, pendant

et/ou après) nous ne *prions* pas assez ce que nous *faisons*? Même si nous sommes prêtres – je vais y revenir dans un instant – nous ne sommes nous-mêmes, à vrai dire, les seigneurs de rien du tout : « *Nous ne sommes, nous, que vos serviteurs à cause de Jésus !* »

À cette précision près, nous pouvons et devons cependant considérer que nous accomplissons dans l'Église, et pour les hommes, un vrai service, et un service qualifié. Nous sommes en effet, comme prêtres, habilités à être témoins et signes de l'action de Dieu qui agit à travers notre propre action. Pré-

cisément, notre action et notre service de prêtres culminent dans les sacrements – et cela en vertu déjà du sacrement qui nous constitue, nous-mêmes, comme prêtres. J'en viens par là à la cinquième partie de mon exposé.

Faisons un bref instant le point. Évoquant les formations comme j'ai cru devoir le faire, j'illustrais une forme particulièrement importante de l'aspect *prophétique* de notre mission, dans la mission globale de l'Église. Traitant ensuite du service désintéressé des frères dans le besoin, je faisais état de notre *diaconie* dans la diaconie globale de l'Église.

V. LA MISSION SPÉCIFIQUE DES PRÊTRES

Reste la *leitourgia*, qui correspond évidemment au troisième aspect de notre mission : sa dimension proprement sacramentelle.

Nous tourner maintenant vers cette dimension, nous permettra de nous concentrer sur notre tâche spécifique de prêtres. Si en effet les consignes énoncées précédemment définissaient une stratégie valable au fond pour l'ensemble de l'Église – donc aussi pour les prêtres ! – il s'agira maintenant directement de notre ministère presbytéral, considéré expressément comme tel. Demandons-nous, sans autre forme de procès : pourquoi et comment sommes-nous prêtres ? J'ai eu l'occasion d'en parler et d'en écrire déjà à maintes reprises, vous le savez^[5]. Nous pourrions donc nous en tenir ici à l'essentiel.

1. LE SALUT EN « VISIBILITÉ HISTORIQUE »

C'est en fait par la médiation visible, historique, incarnée, de son propre Fils en Jésus, que Dieu a accompli son œuvre de salut dans

l'humanité. Il a réalisé le salut « en visibilité historique mondaine », comme disent les théologiens ; en Jésus Christ, le salut a atteint l'humanité de manière *visible et socio-historique en ce monde* : « *Philippe, qui me voit, voit le Père !* »

Or, quand on admet cela, il faut bien en venir un jour ou l'autre à poser une « question de confiance » très précise, comment ce salut continue-t-il *maintenant* d'atteindre les hommes ? La réponse est, bien entendu : (par la parole et) par l'Esprit Saint [« *Je vous enverrai un autre Paraclet !* »] Mais la question ne peut alors manquer de se relancer : nous atteignant désormais par l'Esprit, continue-t-il ou non de le faire en *se signifiant* toujours de manière historique ? En d'autres termes : le salut ouvert par le seul Christ nous rejoint-il désormais *seulement et directement* par l'Esprit (et par la parole), ou bien le fait-il, encore et toujours, selon une « visibilisation historique » effective, comme ce fut le cas par et en Jésus ?

[5] Cf. récemment, mon article « Ministère des prêtres et ministères laïcs », in *Esprit et Vie*, n° 80, avril 2003, p. 3-7.

Si l'on pouvait toujours faire état d'une modalité historique et visible, il ne pourrait bien sûr plus s'agir de la visibilité de Jésus-Christ lui-même, puisqu'il est ressuscité et monté aux cieux, retourné auprès du Père. Il faudrait donc qu'apparaisse une *autre* visibilité que la sienne propre : une visibilité historique qui ne se substituerait certes pas à la sienne, mais qui pourrait la prolonger en la représentant, la médiatiser en la signifiant...

2. L'ÉCONOMIE SACRAMENTELLE ET LES PRÊTRES

La réponse est précisément le sacrement, et plus largement, l'économie sacramentelle, en fonction de laquelle l'Église prend son sens, et le prêtre trouve sa place. Dans l'Église (tout entière sacramentelle), il y aura des hommes qui seront choisis et envoyés pour poser dans le monde, aujourd'hui, les signes visibles, efficaces, historiques, et donc proprement *sacramentels*, du don que Dieu a ouvert au monde une fois pour toutes en Jésus Christ, et qu'il peut toujours communiquer par son Esprit à tous ceux qui s'y rendent accueillants. *Ces hommes seront les prêtres.*

Telle est la justification fondamentale du sacerdoce ministériel. Par les prêtres ainsi conçus, Dieu continue, à travers les temps et les lieux, de proposer et de donner son salut selon les lois mêmes selon lesquelles il l'a donné une fois pour toutes en Jésus Christ, c'est-à-dire par des gestes et des paroles d'homme, par une médiation et une présence d'*homme*.

Ainsi le salut ne cesse-t-il pas de se signaler et de se signifier dans le monde *à la fois*

comme initiative toute gratuite *de Dieu* et comme proposition fait « *tout près de nous* », c'est-à-dire en visibilité historique, par médiation humaine symbolique et historique, signifiante et sacramentelle. Non pas certes en se substituant au ministère *du Christ*, mais dans la dynamique *de son Esprit*, et dans nulle autre intention que celle de continuer à signifier l'initiative *de Dieu*.

Il y a des hommes choisis et appelés, ordonnés et envoyés justement pour signifier à leurs frères en humanité que le salut de Dieu, à la fois, trouve son unique source dans la toute gratuite initiative divine, et ne cesse pourtant de se proposer en toute proximité humaine.

Il en va avec le sacerdoce, avec le presbytérat, avec le ministère ordonné, avec les prêtres, de la «visibilisation» humaine du salut de Dieu aujourd'hui, et d'une visibilisation qui est authentifiée par cette «visibilisation» en un sens première qu'est, déjà, l'ordination sacramentelle. Voilà la justification fondamentale du sacerdoce ministériel. Voilà la raison pour laquelle nous sommes prêtres, et voilà pourquoi nous avons une place tout à fait essentielle, unique, insubstituable, dans le dispositif de la pastorale [6].

Il ne faut donc pas hésiter à dire que ce qui spécifie le prêtre et sa mission est d'ordre sacramentel. Nous sommes prêtres par une ordination sacramentelle, et celle-ci nous « ordonne », c'est-à-dire nous qualifie et nous habilite, à poser les actes et les paroles sacramentels, eux-mêmes habilités à manifester les toujours présentes, et proches, et efficaces, bonté, miséricorde et grâce de notre Dieu pour son peuple.

[6] On pourrait ici évoquer les diacres. Je le fais *in* « Les diacres dans l'Église. Éléments de réflexion », *Communio* XXI/6, novembre-décembre 1996, p. 73-83.

VI. QUELQUES DISPOSITIONS PASTORALES CONCRÈTES

Tout ce qui précède nous permet déjà de répondre valablement à la question qui fait l'objet de cette conférence : «Comment être prêtre en Alsace aujourd'hui ? » – Attitude fondamentale, puis stratégie d'ensemble et points d'attention particuliers, spécificité de la mission sacerdotale enfin, ont été successivement précisés. Entrant plus avant de les conditions concrètes de mise en œuvre, j'en viens, de manière nécessairement brève, à quelques «dispositions diocésaines».

1. L'ARTICULATION DES MINISTÈRES

J'ai dit que et pourquoi nous sommes, comme prêtres, irremplaçables dans la vie du Peuple de Dieu qui constitue l'Église. Cela dit, il importe que nous réalisons bien que, pour autant, nous ne sommes pas seuls à faire vivre l'Église. Tous ceux qui bénéficient de notre ministère sont en effet invités à prendre leur place dans la célébration eucharistique et dans la diaconie ecclésiale, en même temps que dans le témoignage à rendre à la foi chrétienne.

Un certain nombre d'entre eux sont cependant appelés à le faire à un titre plus qualifié quoique non-ordonné, qui les fait néanmoins véritablement ministres. Nous les appelons en Alsace «coopérateurs de la pastorale». Ils vérifient des critères précis qui ne sont, au contraire, pas requis dans le cas de baptisés accomplissant un service d'Église qui relève ni d'une mission officielle ni, donc, d'une nomination par l'évêque^[7].

Le fait de disposer ici d'un assez large éventail de ministérialité représente assurément une chance et même une grâce pour notre Église. Je pense néanmoins que nous avons à progresser dans l'articulation des différents ministères et services ecclésiaux, ainsi que des diverses possibilités qu'ils ouvrent. Rappelons au moins qu'entre ministres ordonnés (prêtres et diacres) et ministres non-ordonnés (donc laïcs recevant/exerçant un vrai ministère tout en restant laïcs), la distinction n'est pas à concevoir d'abord en termes de pouvoir, ni même en termes de service. Pas davantage seulement en termes de tâches ou d'amplitude des tâches confiées – pas même au sens où l'on dirait : un ministère laïc cantonne nécessairement celui qui le reçoit et l'exercera, à un seul secteur de la mission de l'Église, que ce soit l'aspect prophétique ou la dimension de diaconie par exemple... Non ! La seule distinction pertinente est d'ordre sacramentel, et tout se joue ici au plan sacramentel. Soyons clairs (car il n'y a pas moyen de l'être sans l'être !) : on est ordonné ou non-ordonné ; et seuls ceux qui le sont, sont habilités à poser les signes sacramentels de la communication du salut de Dieu en proximité humaine, selon ce que je rappelais au point précédent. Le reste est affaire de répartition judicieuse des tâches, de négociation articulée des comportements, et d'adaptation mutuelle des psychologies...

Reconnaître et cultiver la spécificité du ministère ordonné, promouvoir judicieusement une ministérialité laïque digne de ce nom, chercher l'articulation des deux, cela suffira-t-il ? Dans le contexte d'une telle inter-

[7] Sur toute cette question, J. Doré et M. Vidal (dir.), *Des ministres pour l'Église*, Bayard Éditions/Fleurus-Mame/Le Cerf, Paris, 2001, 253 pages.

rogation revient assez fréquemment, en tout cas, l'hypothèse de l'ordination d'hommes mariés. La question vient d'être posée, vous l'avez noté, par un groupe important de prêtres et de laïcs de notre diocèse. J'ai déjà eu l'occasion d'en traiter, vous le savez aussi. Voici quelle est, en la matière, ma position. D'abord, j'estime qu'il est totalement exclu qu'ici comme ailleurs un évêque fasse bande à part et prétende progresser en franc-tireur. Une décision ne peut intervenir là qu'à l'échelle de l'Église universelle. Ensuite, je souhaite qu'en toute hypothèse on prenne deux types de précautions : qu'en aucune manière l'argumentation développée ne dévalorise ni les ministères laïcs ni la forme de ministère ordonné qui, par le choix du célibat, inclut la consécration totale de l'existence au service de Dieu et de l'Église comme prêtre. Ces deux conditions étant soigneusement prises en compte, on peut estimer que le nombre des prêtres se réduit de telle manière en tant de lieux, qu'on ne voit pas comment éviter de s'interroger avec insistance sur les conditions auxquelles l'avenir du ministère ordonné pourra effectivement être assuré dans l'Église et par elle.

2. LES PRÊTRES RETRAITÉS ET LE NOMBRE DES MESSES

Je voudrais, dans ce contexte, ajouter un mot sur la question des prêtres retraités. Il me paraît souhaitable d'ajuster mieux le recours que nous sommes invités à leur faire, car tout se passe comme si nous étions quelquefois trop discrets dans les demandes que nous leur adressons. Ils sont pourtant disponibles pour des concours qui peuvent s'avérer précieux. A charge à eux, alors, de se situer comme il convient dans la réponse aux propositions d'intervention qu'ils reçoivent : participation à part entière certes et contribution importante voire essentielle assurément ; mais dans le cadre effectif d'un dispositif qu'ils ne définissent plus par eux-mêmes, et dans le souci réel

de s'intégrer à une pastorale qu'ils ne conduisent plus... même s'ils peuvent continuer de lui apporter beaucoup.

À cette question est bien sûr liée celle de la célébration des eucharisties. D'un côté, il semble y avoir des lieux où l'on en a un peu trop supprimé, en prévision, paraît-il, des pénuries qui viendront peut-être/sans doute... mais ne sont pas encore vérifiées ! D'un autre côté, il arrive qu'on les multiplie peut-être au point que les prêtres disponibles pour les assurer s'y fatiguent, voire s'y épuisent.

Il nous appartient dès lors, chers Frères, d'opérer les discernements qui conviennent, sur la base du principe théologique et théologique fondamental que « l'eucharistie fait l'Église »... Mais encore faut-il que, dans les lieux à chaque fois concernés, l'Église « puisse » être effectivement « faite » de cette manière ! Or, pour en décider, il faut aussi s'en rapporter aux besoins concrets, aux possibilités réelles des communautés pour lesquelles se pose, dans chaque cas, la question de célébrer ou non l'Eucharistie. C'est bien en fonction de cela que, prudemment, nous sommes invités à décider tant de la multiplication des messes (combien, sur tel territoire donné ?) que de leur localisation (dans laquelle des églises de tout un ensemble de paroisses donné, et selon quelle rotation ?) et de leur périodisation (à quels intervalles ?).

Il n'y a pas, comme me le disait il y a bien des années un prêtre allemand, à se préoccuper simplement de « *die Messe setzen* » (« d'asseoir » la messe en tel lieu donné), il y a en vérité à proposer judicieusement l'eucharistie à/pour des communautés suffisamment aptes à une véritable célébration... mais qui peuvent aussi « faire » autre chose que « la messe », et qui sont peut-être susceptibles d'animer autrement leur propre prière... (encore que, dans ce qu'on appelle les ADAP^[8], je suis plutôt porté à souhaiter qu'on offre la possibi-

[8] Assemblée dominicale en l'absence de prêtre.

lité de la communion : j'y vois une manière de signifier le lien au ministère ordonné même dans le cas où l'on se réunit sans la présence effective de l'un de ses représentants.)

3. LE « RÉAMÉNAGEMENT PASTORAL »

Tout ce que je viens d'exposer à titre de « dispositions pastorales » est évidemment à mettre en perspective en fonction de la vaste opération que, comme nombre de diocèses de notre pays, nous avons entreprise sous le nom de « Réaménagement pastoral ». Ce n'est ni le lieu ni le temps d'entamer à son sujet un long développement. Je me contenterai d'évoquer quelques points auxquels il est souhaitable de veiller, dans la cohérence avec ce qui précède.

- Tout d'abord, il me semble que nous devons garder le souci de *la proximité*. Nous ne gagnerions rien à forcer sur le centralisme et sur l'administration par « en-haut », en désertant de fait « le terrain », ou en ne faisant qu'y passer de temps en temps, de loin en loin. D'un autre côté, chacun de nous ne peut être présent à la fois toujours et partout, sur l'ensemble du territoire qui lui est confié. La seule solution est, dans chaque (ancienne) paroisse, de recruter des personnes-*relais* et de constituer des équipes-

« relais », capables d'assurer un minimum : de présence et d'écoute sur place ; d'accueil de « la base » et de retransmission à « l'échelon supérieur » et de rassemblement et d'animation au plan local.

- Ensuite, il importe d'identifier à chaque fois avec précision le *type d'activités ou d'opérations* relevant respectivement de chacun des niveaux selon lesquels se distribuent désormais les territoires « réaménagés » : que faut-il assurer à l'échelon du « regroupement » (« communautés de paroisses ») qui vient immédiatement au-dessus de « la base » (les « paroisses ») ? Que gagne-t-on à réserver pour le niveau supérieur (celui de la « zone pastorale ») ? Comment répartir propositions et réalisations aux échelons *intermédiaires* (là où il y en a : les doyennés par exemple) ?
- Enfin, il convient de distinguer soigneusement et de veiller à articuler sans cesse entre elles : les *tâches et activités* assurant la vie ecclésiale locale (catéchèse, sacrements, diaconies) ; les prestations assurées par mode de « conseil » ; les responsabilités *de conduite et de coordination* à l'échelle d'un territoire donné. Se vérifie ici l'application sur le terrain de la nécessaire articulation des ministères (ordonnés ou non) et des services dont je viens de parler.

*
**

VII. LA CONDITION *SINE QUA NON*

Je n'ai ni l'intention ni, d'ailleurs, la possibilité de prolonger longtemps cet exposé. Le moment est plutôt venu de le conclure sans retard. Je le ferai brièvement : en me contentant d'attirer votre attention sur ce qu'on peut considérer comme la condition *sine qua non* d'une mise en œuvre un tant soit peu effective de tout ce qui précède, à savoir : la capacité de faire confiance, la disponibilité à croire. Il en va toutefois, en réalité, d'un croire assez diversifié.

Il s'agit en premier de croire en la force et la richesse de *ce que nous avons reçu* pour le transmettre, et dont il nous revient de témoigner. Sommes-nous assez convaincus de la crédibilité de ce que notre foi professe et est invitée à annoncer ? Il ne peut être question, bien sûr, ni d'aveuglement ni d'exaltation ni, à plus forte raison, de fanatisme. Et donc il s'impose bien que nous ayons réfléchi, pesé les raisons, exercé notre discernement, mis en œuvre notre disponibilité et, ensuite seulement, décidé, mais alors vraiment décidé, d'y aller. Sinon, ce ne serait même pas la peine de partir...

Mais ne sommes-nous pas déjà en route, n'avons-nous pas déjà marché, et les étapes déjà parcourues ne nous ont-elles pas bel et bien convaincus et armés, nourris et réjouis, et portés voire quelquefois « transportés » ?

Il s'agit en second lieu de croire au réel sérieux et en la fondamentale disponibilité de *ceux auxquels nous nous adressons*. Rien ne serait pire que de partir chargés de suspicion ou de mépris à la rencontre du monde auquel nous nous proposons pourtant de porter témoignage ! En tout être humain vit un désir et travaille une attente dont nous sommes appelés à faire l'hypothèse qu'ils pourraient bel et bien se reconnaître dans ce que nous avons justement pour mission de leur proposer à accueillir, à croire et à vivre.

Non seulement nous ne serons pas longtemps suivis mais nous ne serons même pas un instant écoutés, si nous n'accordons pas d'une manière ou de l'autre attention et estime à ceux vers lesquels nous allons. L'exemple de Jésus n'est-il pas ici probant ?

Mais il s'agit aussi de croire *en ceux avec lesquels nous avons à accomplir la mission*. Si nous étions seuls, nous ne pourrions que « perdre cœur » comme dit Pascal, n'est-ce pas ? Mais justement, telle n'est pas notre situation. Ne sommes-nous pas « environnés d'une nuée de témoins » ? Des générations de prophètes et de martyrs, de simples et vrais fidèles surtout, nous ont engendrés. Des maîtres et des chefs, qui – pas tous sans doute, cependant ! – étaient aussi des témoins, nous ont à la fois formés et conduits. Des frères et des compagnons nous sont donnés, dont les uns pourront compenser nos faiblesses et compléter nos réussites, tandis que d'autres comptent sur notre concours et sollicitent notre générosité par l'attente même qu'ils en manifestent. Oserai-je vous dire qu'ici aussi, je sais bien moi-même de quoi je parle ?

Nous ne sommes jamais seuls nulle part, et pour rien de ce que nous entreprenons. Il ne faut pas trop nous étonner ni nous accabler de nos manques : ils peuvent aussi s'avérer le meilleur tremplin pour découvrir que nous pouvons compter non seulement avec d'autres, mais sur eux.

Il s'agit enfin de croire en *nous-même(s)* : la foi chrétienne ne suspecte pas l'estime de soi ; elle en fournit bien plutôt la possibilité, en en assurant la justesse. Si nous avons été choisis et envoyés, si nous avons été et restons « ordonnés » à/pour la mission et les tâches qui sont les nôtres, ce n'est pas de notre propre mouvement, ce n'est pas à notre initiative. « *Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis* », dit le Seigneur. On

peut certes voir là, et non sans raisons, l'invitation à une modestie de toute manière indiquée et fondée. Mais on peut aussi y discerner la forte assurance que nous ne sommes jamais seuls, mais toujours accompagnés. Celui qui nous a choisis ne nous a pas lancés dans l'aventure qu'il nous a invités à entreprendre à sa suite, sans nous doter des moyens de la courir

avec lui. De toutes les assurances qui peuvent nous porter, la plus forte est celle qui fut donnée à tant de prophètes et d'apôtres, de témoins et de ministres dès le moment de leur appel, et qui ne se démentit jamais « par après » : « *Ne crains pas. Tu n'es pas seul et tu ne le seras jamais. Je serai toujours là avec toi, et pour toi. Va !* »



Toute reproduction interdite

Édité par le Secrétariat général de la Conférence des évêques de France

Directeur de la publication : Mgr Stanislas LALANNE

Secrétariat de rédaction : Mme A. Dedieu

106, rue du Bac - 75341 PARIS CEDEX 07

Dépôt légal : Mars 2004

Imprimerie INDICA - 27 rue des Gros-Grès, 92700 COLOMBES